

Blaise Cendrars

Du monde
entier

Poésies complètes: 1912-1924



Préface de Paul Morand

nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

BLAISE CENDRARS

POÉSIES COMPLÈTES : 1912-1924

Du monde entier

SUIVI DE

Dix-neuf poèmes élastiques
La guerre au Luxembourg
Sonnets dénaturés
Poèmes nègres
Documentaires

PRÉFACE
DE PAUL MORAND

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays*

© *Éditions Denoël, 1947.*

© *Éditions Gallimard, 1967, pour la préface.*

ISBN 2-07-030061-7

(précédemment publié aux *Éditions Denoël*
ISBN 2-207-20049-3)

Préface

A la veille de la Grande Guerre, il se passait à Paris beaucoup plus de choses qu'on ne le savait, hors de France. Loin de ce petit univers parisien dont les postes de commandement étaient déjà aux mains de Picasso et de Braque, d'Apollinaire et de Max Jacob, l'étranger se doutait-il qu'allait surgir une illustre pléiade, qu'une génération presque spontanée assurerait bientôt au siècle nouveau sa gloire? A peine quelques amateurs en étaient avertis, disséminés sur la planète; le téléphone arabe de l'avant-garde ne fonctionnait pas encore.

A Londres, où j'habitais, le groupe du Vortex était très peu de chose, à côté des artistes de Paris. En Italie, le futurisme se fanait. A Munich, à Dachau, les peintres vivaient en colonie close. Chez nous, on parlait déjà une nouvelle langue; Cendrars travaillant à la Nationale avec Reverdy et Apollinaire, cela eût pu en dire long à qui eût réfléchi. Ce diable de Cendrars, il était partout, à New York, où Marcel Duchamp et Picabia ouvraient des pistes infrayées, nouveaux trappeurs; non moins chez lui à Greenwich Village qu'à Paris.

Cendrars, qui avait déjà tout vu, ne s'y était pas trompé. La poésie des Ponts de Paris chantée par Marie Laurencin,

le coup de tonnerre des Demoiselles d'Avignon, toute la cuve de la création poétique, tout le chaudron des sorcières à cheval sur leur pinceau bouillonnaient derrière et avec lui. Giraudoux, qui assurait ma liaison avec Paris, ne me l'avait pas dit; il fréquentait Toulet, Vaudoyer, Gilbert des Voisins au Bar de l'Opéra ou au Vachette. Mes nourritures de l'époque étaient les Stèles de Segalen, Barnabooth ou Connaissance de l'Est.

En 1916, Cocteau me fit mesurer mon retard; je rattrapai le temps perdu, et, dès la générale de Parade au Châtelet, je pénétrai enfin dans le cercle enchanté de tous ceux qui eussent dû être mes amis depuis dix ans. Cendrars me tendit alors son bras unique.

La guerre dispersait les uns, réunissait les autres, mettait les bouchées doubles, provoquait des rencontres inouïes ou des séparations déchirantes. Zeppelins et Berthas étaient accueillis comme de nouvelles images par les poètes; la bonne humeur, la confiance saluaient les premières troupes américaines; on travaillait dans un climat de camaraderie, de loquacité et d'admiration mutuelle que je n'ai jamais retrouvé depuis. On vit même des écrivains s'aimer!

C'est cette tendresse 1916, cette fraternité 1917, que je garde à Cendrars et à son œuvre. Les Pâques à New York — je m'en souviens comme si c'était hier — dans la grande édition illustrée que je possède encore (un peu noyée par les lances des pompiers de Londres bombardé), prenaient à la fois le tournant de l'époque et celui de l'infini. Je reçus en pleine figure la Prose du transsibérien et le Panama. Cendrars avait déjà tout vu, le choléra asiatique, le froid sibérien, l'Amour charrieur de charognes, l'éternel printemps des Fiji, les gibets, les aurochs, et les vagabondages dans les soutes, et la prison à Marseille! Quelle secousse à chaque page et que j'avais honte de mon uniforme admi-

nistratif et des heures arides de déchiffrement ; les vrais décrypteurs de la vie, ce sont les poètes.

Par Conrad Moricand, à Madrid, dans l'Espagne aux frontières fermées par Clemenceau, m'arrivèrent ensuite les premiers saluts de Cendrars à l'art nègre. Qui menaces-tu ? demandait-il. Ce qu'il menaçait, le Grand Fétiche ? nous ne le savons que trop, aujourd'hui où naît une Afrique bien plus ténébreuse que celle de Conrad...

Après les proses lyriques de 1912, ce qui me charmait dans les Documentaires des années 20, ou dans les très barnaboothiens Menus, c'était ce mélange d'âme et de photographie, ces extérieurs avec un intérieur, tout ce qui donnait du sens et de la profondeur à cet inventaire cumulatif du globe. Cet « intérieur de l'extérieur », c'est ce que définit Du monde entier au cœur du monde ; ces poèmes qui balayaient la planète de leur projecteur sont des microcosmes ; cette mystique de la souffrance et de la bonté donne l'unité aux tribulations les plus vertigineuses de Cendrars. Tout y est action de grâces, comme dans Walt Whitman ; après avoir profondément marqué l'unanimité, le poète de Feuilles d'Herbe alors nous bouleversait. On retrouve chez Cendrars des échos du Chant de la grand'route :

*Allons, qui que vous soyez, venez voyager avec moi !
Vous trouverez avec moi ce qui jamais ne fatigue
Camerado, je te donne la main !*

Il y avait tout dans Whitman ; le Chant de la terre qui roule annonçait les Poèmes élastiques ; prophète préraphaélite, imprimeur, clochard intellectuel, dormeur sous les ponts, Whitman reste un des pôles magnétiques d'avant 1914...

... avec Picasso. Des formes archaïques ou naturelles à nos ultimes matériaux, Cendrars, comme Picasso, trouve

son bien partout ; son style est une sorte de béton armé, en porte à faux, où la verticale s'enivre de sa verticalité, où l'horizontale néglige les points d'appui. Notre cher hexagone, dès lors, se trouva coincé entre le Suisse et l'Espagnol, entre Cendrars et Picasso, coincé artistiquement, comme il le fut, politiquement, dans l'étau de Charles Quint.

Picasso et Cendrars, tous deux sont partis du Lapin agile et du Bateau-lavoir pour un rêve interplanétaire. Chez l'un et chez l'autre il existe des périodes où la perspective est désavouée, où les cornes du taureau sont un guidon du vélo ; même gaieté sinistre, même ironie féroce, même amour pour les infirmités humaines, pour les raretés du difforme, pour la diversité des misères, celle des mendiants, les saltimbanques, mêmes sarcasmes pour les mauvais riches ou les diamantaires itinérants. Cendrars, un reporter, mais un reporter de Dieu ; un aventurier spirituel ; l'homme aux vingt-sept domiciles et à l'œuvre frénétique qui est notre Cymbalum mundi. Cendrars, sorte de Tolstoï du transsibérien, ce huitième Oncle, a tout chanté.

Paul Morand

Du Monde entier

à Agnès

LES PAQUES A NEW YORK

*Flecte ramos, arbor alta, tensa laxa viscera
Et rigor lentescat ille quem dedit nativitas
Ut superni membra Regis miti tendas stipite...*

Fortunat, *Pange lingua.*

*Fléchis tes branches, arbre géant, relâche un
peu la tension des viscères,
Et que ta rigueur naturelle s'alentisse,
N'écartèle pas si rudement les membres du Roi
supérieur...*

Remy de Gourmont, *Le Latin Mystique.*

Seigneur, c'est aujourd'hui le jour de votre Nom,
J'ai lu dans un vieux livre la geste de votre Passion,

Et votre angoisse et vos efforts et vos bonnes paroles
Qui pleurent dans le livre, doucement monotones.

Un moine d'un vieux temps me parle de votre mort.
Il traçait votre histoire avec des lettres d'or

Dans un missel, posé sur ses genoux.
Il travaillait pieusement en s'inspirant de Vous.

A l'abri de l'autel, assis dans sa robe blanche,
Il travaillait lentement du lundi au dimanche.

Les heures s'arrêtaient au seuil de son retrait.
Lui, s'oubliait, penché sur votre portrait.

A vêpres, quand les cloches psalmodiaient dans la tour,
Le bon frère ne savait si c'était son amour

Ou si c'était le Vôtre, Seigneur, ou votre Père
Qui battait à grands coups les portes du monastère.

Je suis comme ce bon moine, ce soir, je suis inquiet.
Dans la chambre à côté, un être triste et muet

Attends derrière la porte, attends que je l'appelle!
C'est Vous, c'est Dieu, c'est moi, — c'est l'Éternel.

Je ne Vous ai pas connu alors, — ni maintenant.
Je n'ai jamais prié quand j'étais un petit enfant.

Ce soir pourtant je pense à Vous avec effroi.
Mon âme est une veuve en deuil au pied de votre Croix;

Mon âme est une veuve en noir, — c'est votre Mère
Sans larme et sans espoir, comme l'a peinte Carrière.